ZOOM JAPON

ズーム

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 111 juin 2021

Nucléaire
Retour à Futaba

MORIZUMI Takashi pour Zoom Japon

ÉDITO Futaba forever



Dans notre numéro du mois de mars, nous étions longuement revenus sur les 10 ans de la catastrophe du 11 mars 2011. Nous avions alors peu abordé la question de l'accident nucléaire de Fukushima. Comme nous l'avions fait pour Ishinomaki, nous sommes retournés sur le terrain, en particulier à Futaba, zone la plus proche de la centrale endommagée. A travers des reportages, des rencontres et des interviews, vous pourrez saisir la réalité de la situation dans une région où, malgré les moyens considérables débloqués pour un retour à la normale, nous en sommes encore très loin. Malgré les difficultés, nous continuons notre travail d'information et nous comptons toujours sur votre soutien.

La Rédaction
courrier@zoomjapon.info

Le regard d'Eric Rechsteiner

Tôkyô, arrondissement de Shinagawa



© Eric Rechsteiner

La vie des yakuzas est aussi perturbée par la crise sanitaire. Une partie de leurs activités étant liée au monde de la nuit, les diverses mesures prises par les autorités pour limiter la propagation de la pandémie ont un impact pour le moins négatif. Ce n'est pas Kumagai Masatoshi entouré de ses hommes de main qui dira le contraire. Le chef yakuza, dont un livre d'entretiens vient d'être publié en France (voir *Zoom Japon* n°109, avril 2021), doit faire contre mauvaise fortune bon cœur et trouver des solutions pour limiter la casse.

43 % Tel est le pourcentage de personnes qui souhaitent l'annulation des Jeux olympiques de Tôkyô, selon le dernier baromètre de l'*Asahi Shimbun*. En janvier, elles étaient 32 %. 40 % voudraient un nouveau report et seulement 14 % la tenue des compétitions à la date prévue. La dégradation de la situation sanitaire n'est évidemment pas étrangère à cette poussée d'opposition aux JO. La balle est dans le camp gouvernemental.

ÉGALITÉ Recruit veut plus de femmes

L'agence de recrutement Recruit veut que la moitié de ses cadres supérieurs soient des femmes d'ici dix ans. Un objectif ambitieux puisque les femmes ne représentent actuellement que 10 % des cadres supérieurs, 41,5 % des managers et 51,5 % de l'ensemble de ses employés. Recruit a acquis, ces dernières années, les sites d'emploi Glassdoor et Indeed dans le cadre de son expansion à l'international.

TRANSPORT Plus de place pour la petite reine

Le ministère des Transports va étudier les moyens de faciliter les déplacements à vélo entre le domicile et le lieu de travail. Il souhaite faire passer l'utilisation de la bicyclette dans les déplacements quotidiens à 18,2 % de l'ensemble des moyens de transport au cours de l'exercice 2025, contre 15,2 % au cours de l'exercice 2015. Cela s'inscrit dans le cadre des efforts déployés pour réduire les émissions de gaz à effet de serre.

L'ÉTÉ FUKADA

AVEC LA RÉOUVERTURE DES CINÉMAS, PARTEZ EN VOYAGE AU JAPON



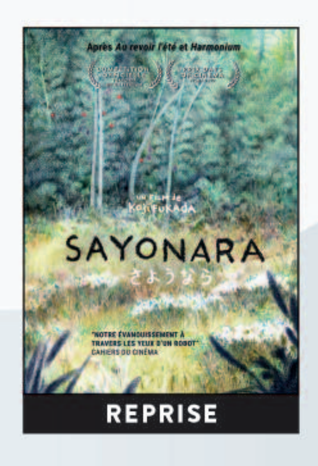


























Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

Ville en partie fantôme, Futaba conserve des bâtiments, comme cette caserne de pompiers, où l'horloge s'est arrêtée à 14 h 46, au moment du séisme, le 11 mars 2011.

Nucléaire : Retour à Futaba

Dix ans après la catastrophe de Fukushima, la ville voisine de la centrale accidentée fait semblant de revivre.

A Futaba, il n'y a aucun habitant. Pourtant cette ville au cœur de la zone interdite, à 3 km de la centrale de Fukushima Daiichi est desservie depuis l'an dernier par une ligne de train directe depuis Tôkyô. Par la fenêtre du super express, j'observe le paysage qui a drastiquement changé depuis dix ans. Le stade de football de J-village qui hébergeait 8 000 travailleurs nucléaires a été rénové en prévision des Jeux olympiques de Tôkyô de 2020 (reportés à 2021 et dont on évoque encore l'annulation en raison de la crise sanitaire), les gigantesques chantiers de décontamination des sols ont fait place à des centres commerciaux et des hôtels. L'ancien périmètre interdit de 30 km autour de la centrale a pratiquement disparu. Mais à l'approche de Futaba, mon compteur Geiger commence à frémir. La radioactivité dans le train grimpe à 2,3 microsieverts par heure (µSv/h), soit dix fois le taux des normes admises par les autorités de sécurité japonaises. Puis chute alors que le train entre en gare. Je descends sur le quai flambant neuf. Entièrement automatisée, la nouvelle gare de Futaba affiche une radioactivité dans l'air légèrement supérieure à Tôkyô (0.079 µSv) et invite le visiteur à consulter le zonage des huit villages du district de Futaba. Ils sont classés selon leur seuil de rayonnement sur une tablette en plusieurs langues.

Décontaminé pour accueillir le passage du relais de la flamme olympique (voir p. 6), le centre-ville de Futaba a officiellement rouvert au public en mars de l'année dernière et offre à première vue une impression de renouveau. A l'ouest de la gare, un chantier de décontamination rempli de sacs de terre noirs indique avec des panneaux colorés : “Zone d'habitation en construction, commençons à bâtir l'avenir de Futaba !”. A l'est, une route rutilante à deux voies fait le tour d'une grande rotonde flanquée d'un arrêt de bus désert.

Accolés à la gare, un futur bureau d'information et un café font face à de grandes fresques colorées peintes sur plusieurs murs par le collectif Futaba art district (voir pp. 8-9). Mais derrière ces façades tape-à-l'œil, s'étend la ville fantôme. Maisons aux toits fracassés, magasins aux étalages sans dessus-dessous, salons de coiffure mangés par la végétation, parking de voitures abandonnées s'alignent le long des rues dont seules l'asphalte a été refait. Par les fenêtres, on aperçoit des photos, des livres, du linge qui sèche, des horloges qui affichent l'heure où le séisme a frappé. La ville entière derrière la gare de Futaba est scellée dans le silence du 11 mars 2011. Ce jour, le tsunami a dévasté la côte du Tôhoku, le Nord-Est de l'Archipel, tandis que le système de refroidissement de la centrale nucléaire tombait en panne. L'explosion du bâtiment du réacteur 1 a conduit à l'évacuation des 7 100 habitants de Futaba qui pensaient revenir chez eux quelques jours plus tard. Ils ont laissé toutes leurs affaires derrière eux, mais ils ne sont jamais revenus. Deux autres explosions des réacteurs situés à seulement quelques kilomètres du village ont contaminé très fortement les sols. La ville a été fermée pendant dix ans, la population étant autorisée à revenir quelques heures par jour. Aujourd'hui encore, seul le cimetière au milieu d'un terrain vague porte l'empreinte du passage récent des habitants venus déposer des gerbes de fleurs sur le caveau de leurs ancêtres.

Pour rencontrer une âme qui vive à Futaba, il faut emprunter la navette gratuite depuis la gare pour aller du côté de la “zone de revitalisation” à 5 km sur le bord de mer. Le chauffeur de bus m'explique que la navette fait des allers-retours toutes les

heures pour les employés de cette zone. Nous passons une usine d'asphalte et un chantier d'un hôtel avant d'arriver devant le *Higashi Nihon Daishinsai Genshiryoku Saigai Denshô-kan* (Musée du grand séisme de l'Est du Japon et du désastre nucléaire), ouvert il y a six mois. Construit sur une pelouse au bord d'une immense dalle de béton de 4 m qui protège des futurs assauts de la mer, le musée de trois étages aux grandes baies vitrées jouxte un centre communautaire, un restaurant et un jardin potager expérimental. Devant le guichet, une dizaine de personnes font la queue. *"Le premier musée consacré à la catastrophe nucléaire de Fukushima a accueilli plus de mille personnes le jour de son ouverture, il y a six mois, et nous espérons que cela va continuer"*, confie WATANABE Kaoru, en charge du projet. Au rez-de-chaussée, une exposition photographique temporaire du journal local *Fukushima Minyû* présente les principaux gros titres au moment de la catastrophe. Au 1er étage, plusieurs sections proposent une rétrospective en images de la vie des habitants avant la tragédie puis pendant leur évacuation, et une explication chronologique des événements tragiques survenus dans la centrale. Le reste des 5300 m^2 du musée est consacré aux efforts de reconstruction et aux nouvelles technologies. Nous passons des vitrines où sont exposés des sacs noirs hermétiques utilisés pour stocker la terre contaminée, des combinaisons de protection high-tech des travailleurs nucléaires. Un seul panneau est consacré à l'impact de la radioactivité sur la santé des enfants… et sur le moral. *"En 2020, 12,3 % des mères sont encore inquiètes des effets des radiations sur l'ADN contre 34,5 % en 2014"*, précise-t-on près d'une courbe statistique. A côté, des bocaux remplis de billes jaunes, rouges et noires montrent que la majorité des parents autorisent leurs enfants à jouer dehors, contrairement à dix ans auparavant. Ces études un peu légères rappellent les déclarations du très controversé docteur YAMASHITA Shun'ichi, conseiller chargé de la gestion du risque sanitaire lié à la radioactivité, qui avaient déclaré aux habitants de Fukushima : *"Souriez et vous ne serez pas atteints par les radiations"*. Sans surprise, WATANABE Kaoru explique que le directeur du musée, TAKAMURA Noboru, est un expert de la radioactivité issu de l'université de Nagasaki comme le Dr YAMASHITA. *"Vous pouvez le contacter pour vous informer sur la radioactivité. Il donne beaucoup de visioconférences"*, ajoute-t-il. Nous évoquons les musées de commémoration de Nagasaki et Hiroshima qui œuvrent contre l'usage des armes atomiques dans le monde. Mais, pour le représentant du musée, le nucléaire civil n'a rien à voir avec le militaire. *"Le message du musée est de dire qu'une tragédie comme celle de Fukushima peut arriver dans d'autres régions du monde, mais notre rôle n'est pas de communiquer sur la dangerosité des centrales nucléaires, ni sur les radiations"*, insiste-t-il. Nous passons un couloir où a été exposée une photo de la célèbre arcade de bienvenue de la ville de Futaba sur laquelle était inscrite *"L'énergie nucléaire pour un avenir radieux"* sans plus de commentaires. Le musée de la catastrophe, qui ne s'attarde pas non plus sur la responsabilité de l'opérateur Tepco ni du gouvernement, veut se tourner définitivement vers l'avenir. Mais un avenir pour qui ?

TANAKA Seiya, chargé de la reconstruction, reçoit dans son bureau de la mairie de Futaba, délocalisée à 80 km, dans la ville d'Iwaki. Cet homme souriant d'une trentaine d'années a été délégué depuis Tôkyô après l'accident. *"Je prends ma mission très à cœur"*, affirme-t-il en ouvrant une brochure sur la reconstruction avec le slogan repris un peu partout *"Futaba futatabi"* (Futaba, de nouveau). *"La commune de Futaba est située à 250 km de la capitale et hébergeait les réacteurs 5 et 6 en cours de démantèlement"*, explique le document. Des photos montrent Futaba avant l'évacuation des habitants avec une plage de sable blanc bondée et des champs de roses. Le village a été ravagé par une vague de 15 m et remplacé par l'actuel musée. M. TANAKA montre une carte divisée en quatre couleurs qui correspond au Futaba actuel. *"Voici la zone verte, ou "zone de revitalisation" que vous avez visitée en bord de mer. Cette zone est la seule de Futaba qui est habitable, mais elle ne fait que 2 km^2. Pour le moment, elle est utilisée pour stimuler l'emploi, environ cent personnes y travaillent"*, raconte-t-il avant d'ajouter que *"la solution au retour est la création d'emploi"*.

Il montre avec optimisme les plans du futur quartier résidentiel dans une zone bleue qui correspond au centre-ville de Futaba. La maquette présente des maisons en bois très design devant lesquelles marchent un père et son enfant. *"Printemps 2022, vous pourrez vivre à Futaba"*, dit la légende. D'après les derniers sondages, seulement 10 % des habitants de Futaba envisagent un retour, mais c'est assez pour prévoir une relocalisation de la mairie l'an prochain. *"Plus de 6 000 habitants ont encore leur état civil à Futaba sans y habiter. La majorité vit à Iwaki, d'autres sont installés à Saitama, en périphérie de Tôkyô. Les habitants ont refait leur vie ailleurs, mais gardent un lien très fort avec leur village natal"*, assure le fonctionnaire. Le profil des candidats au retour serait essentiellement des personnes âgées et des travailleurs célibataires. M. TANAKA hoche la tête. *"Notre travail est de faciliter le retour pour ceux qui le souhaitent. Par exemple, nous proposerons des terrains à des prix compétitifs dans le nouveau quartier résidentiel"*. A la frontière de la zone verte et bleue, une zone grise. *"C'est le site de stockage provisoire des déchets nucléaires"*, explique-t-il. Construit depuis 2015, le site héberge 500 millions de mètres cubes de déchets radioactifs sur 1600 hectares et ne cesse de s'agrandir. La construction de la décharge nucléaire, à cheval sur la commune d'Ôkuma qui héberge les tranches 1 à 4 de la centrale, a provoqué, en 2013, la démission de IDOGAWA Katsutaka (voir pp. 10-11), l'ancien maire de Futaba, et divisé durablement la communauté. *"Beaucoup d'habitants qui possèdent une maison dans cette zone refusent encore de donner leur accord pour sa démolition"*, reconnaît M. TANAKA. Il précise toutefois que *"le site est provisoire, mais nous l'aurons encore pendant 30 ans."* Je regarde en silence la partie de Futaba colorée en rouge. Une *"zone de retour difficile"*, euphémisme pour désigner la zone interdite, qui couvre 95 % de la commune de Futaba, soit une superficie d'environ 48 km^2. *"Cette zone est cernée de montagnes et interdite d'accès sans autorisation"*, confirme le fonctionnaire avant de souffler : *"les habitants de ces hameaux ont demandé une décontamination, mais à ce jour, cela n'a pas encore été fait."*

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

Malgré l'absence d'habitants, Futaba possède désormais une gare flambant neuve.

CHOSES VUES **Sous le feu olympique**

L'événement a été l'occasion pour plusieurs familles de revenir dans leur ville natale encore inhabitée.



Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

Le relais de la flamme olympique s'est fait sous forte escorte policière au milieu d'une poignée de spectateurs.

Face à la gare flambant neuve de Futaba, des drapeaux *"L'espoir éclaire notre route"* flottent sous le soleil du printemps. Sur le parvis, NEMOTO Kazuki ne cache pas son émotion. *"Cela fait dix ans que je n'ai pas vu autant de monde à Futaba",* dit-il en regardant une petite centaine de personnes venues encourager le passage du relais olympique. Originaire de la ville, ce quinquagénaire est arrivé de Yokohama avec sa famille pour faire partie des huit coureurs supporters de Futaba. *"J'attends ce moment depuis deux ans ! Même si je n'habite plus ici, c'est ma manière d'encourager ma ville natale",* assure-t-il.

La désignation de Tôkyô comme hôte des Jeux olympiques a changé l'avenir de Futaba. Après que l'ancien Premier ministre ABE Shinzô a proclamé, en 2013, que la situation à Fukushima était *"parfaitement sous contrôle"*, les "Jeux de la Reconstruction et de Résilience" sont devenus un enjeu majeur pour montrer au monde que la catastrophe nucléaire de niveau 7 appartenait au passé. Choisi pour ouvrir le relais olympique, le périmètre évacué des 30 km autour de la centrale de Fukushima Daiichi a bénéficié de sommes massives pour faire peau neuve. Les travaux gigantesques de décontamination des sols ont abouti à la réouverture de plusieurs villages. Dernier sur la liste, Futaba a rouvert son centre-ville le 4 mars 2020, soit deux semaines avant le passage du relais olympique, finalement reporté au dernier moment en raison de la crise sanitaire. Il est finalement parti, le 25 mars 2021, du stade de J-village entièrement refait à neuf après avoir été la base de milliers de travailleurs nucléaires. Toutefois, malgré l'enthousiasme de certains habitants, l'événement a pris des allures de farce alors que les organisateurs devaient gérer la pandémie et des zones radioactives. Sur une tribune faisant dos à une maison fracassée par le séisme, IZAWA Shirô, le maire de Futaba, fait un dernier discours sur la reconstruction. Une poignée de journalistes tournent autour de la rotonde envahie de cars de police. Tout rassemblement est interdit rappellent les haut-parleurs avant d'ajouter : *"Ne criez pas, respectez les distances sociales !"* Un employé de la mairie distribue aux familles des fanions jaunes pour encourager le passage du relais *"sans éclats de voix"*. Devant la gare, une borne affiche le taux de radioactivité dans l'air et un centre d'information propose aux visiteurs la location de dosimètres à la journée. La présence de zones contaminées réparties dans toute la préfecture de Fukushima a forcé le Comité olympique à choisir un moyen pas très sportif pour transporter la flamme : interdits aux piétons et aux deux roues, certains segments ont été parcourus en voiture.

Enfin le son des *taiko* (tambours) annonce l'arrivée de la flamme. Un policier en jogging apparaît, suivi par une dizaine d'autres. La foule se presse tandis que les haut-parleurs demandent d'agiter les fanions. Le flambeau rose or passe au ralenti, porté par une jeune femme radieuse, encadrée par une armada de policiers et d'employés du Comité olympique. L'étrange procession fait le tour de la rotonde et rejoint, sur les derniers 100 mètres, l'équipe des supporters. Malgré la très courte distance parcourue, M. NEMOTO ne cache pas sa joie. *"C'est un des plus beaux jours de ma vie !"* Ses 500 m s'achèvent par une séance photo avec le maire de Futaba et toute l'équipe. Puis la flamme est réembarquée en voiture pour rejoindre la ville voisine d'Ôkuma.

Devant la gare à nouveau déserte, M. NEMOTO retrouve sa famille. Eparpillés depuis l'accident, les NEMOTO se sont réunis pour cette occasion spéciale. *"Je n'étais pas revenue à Futaba depuis deux ans"*, dit Keiko, sa mère. La petite dame à l'air énergique y a passé toute sa vie et a perdu son mari lors de l'évacuation. *"Mon mari était hospitalisé et n'a pas pu recevoir les soins nécessaires, il est décédé une semaine après l'accident",* raconte-t-elle. NEMOTO Kazuki, qui avait déménagé à Tôkyô après ses études, n'a pas pu revoir son père vivant. *"Je suis arrivé trop tard, il m'a fallu une semaine pour arriver à Fukushima car toutes les routes étaient bloquées."* Cadre dans une société allemande, cet ingénieur ne cache pas son soutien à la politique de reconstruction. *"Je sais que beaucoup d'habitants ne sont pas venus voir le relais olympique, car ils sont contre. Certains m'ont demandé pourquoi je courais alors que la ville n'est pas du tout reconstruite. D'autres ont dit que le relais aurait dû passer dans les rues complètement détruites pour montrer ce que nous avons perdu. Il y a beaucoup d'avis différents",* reconnaît-il. Il veut toujours croire que le Japon peut créer des centrales nucléaires sûres. *"Je suis le seul à penser cela dans la famille !"* rit-il .

Son oncle et sa tante sont aussi venus le soutenir même s'ils ne partagent pas le même enthousiasme. *"Le jour de l'accident, nous n'avons pris que quelques affaires pour la nuit, comment pouvions-nous savoir que ce serait la dernière fois ? Le nucléaire est une chose si effrayante",* murmure la vieille dame en marchant dans les ruines de sa ville. La famille NEMOTO avait une maison à 3,5 km de la centrale. *"Avec mes trois frères et ma mère, nous avons décidé, il y a deux ans, d'autoriser sa démolition",* confie M. NEMOTO. La maison se trouve à présent dans la zone du site de stockage de déchets radioactifs. Keiko hoche doucement la tête. *"Nos voisins veulent garder leur maison. Mais à quoi bon vivre à côté d'une décharge radioactive ? Je préfère commencer une autre vie."* Un magnifique cerisier a fleuri dans un jardin d'enfants rempli de sacs de terre contaminée. *"J'ai adoré courir pour le relais car je voudrais faire quelque chose pour Futaba, mais je ne reviendrai probablement jamais vivre ici"* murmure Kazuki.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

SOUVENIR Ônuma-san et son panneau

Auteur du célèbre slogan qui accueillait les visiteurs à Futaba, Ônuma-san se bat pour qu'il serve d'avertissement.

La ville possédait une grande arche de bienvenue avec un slogan affirmant que *"le nucléaire est l'énergie pour un avenir radieux"*. Mais après la catastrophe, l'arche est devenue un symbole de destruction. Les autorités ont alors décidé de démanteler le panneau en invoquant des raisons de sécurité. Mais ÔNUMA Yûji, l'auteur de ce fameux slogan, a choisi de se mobiliser pour continuer à raconter l'histoire de son passé. Nous l'avions accompagné, en novembre 2017, alors qu'il rentrait chez lui pour la 89e fois. Futaba était alors une zone complètement interdite.

Le long de la nationale 6 qui mène à la centrale de Fukushima Daiichi, une étrange église rose dresse sa croix dans le ciel gris. Ancien lieu de célébration kitsch pour jeunes mariés, la fausse église est devenue une station de contrôle de la zone interdite. Deux policiers en tenue de radioprotection blanche inspectent les autorisations de M. ÔNUMA, puis le guident vers un vestiaire installé sur le parking. Nous y enfilons combinaison, masque, gants et bonnet de douche puis recouvrons nos chaussures avec des sacs plastiques pour ne pas répandre de poussières radioactives à notre retour. Une employée nous met un dosimètre autour du cou. Le seuil de tolérance annuel - passé de 1 à 20 millisieverts par an après l'accident - autorise à rentrer dans la zone interdite environ 3 à 5 heures par jour. Le compteur Geiger se met à grimper dès que nous sortons de la station. Nous passons un deuxième point de contrôle. Notre guide tend ses papiers de résident en murmurant sous son masque : *"Presque sept ans après, on a toujours besoin d'autorisation et d'une combinaison pour rentrer chez soi"*. Installé dans la préfecture voisine d'Ibaraki, ce quadragénaire fait le voyage une fois par mois depuis six ans. *"Je photographie et filme pour garder une trace de la ville, je veux montrer ces images à mes enfants pour leur expliquer pourquoi nous sommes maintenant réfugiés à Ibaraki car je ne peux pas les amener ici"*. Nous passons d'immenses champs remplis de sacs noirs et croisons un sanglier près du cimetière bordé de voitures abandonnées. ÔNUMA Yûji descend et allume un encens devant le caveau familial. *"La plupart des habitants ne reviennent ici qu'au moment de la fête des ancêtres, en été, il n'y a aucun mérite à venir ici à part se faire irradier"*, dit-il. Depuis qu'il a emménagé à Ibaraki, cet ancien agent immobilier a créé sa propre entreprise d'énergies renouvelables. *"J'ai été élevé dans une ville pro-nucléaire, je suis bien placé pour dire que c'était une erreur"*.

Nous traversons la ville fantôme. Sous une pluie battante, les feux oranges clignotent sur la route gondolée par le séisme. Les toits cassés des maisons sont encore couverts de bâches bleues, les vitrines cassées des magasins protégées par des plastiques. Les habitants dispersés dans des logements provisoires sont revenus entretenir leur maison pendant des années, puis ils ont compris qu'ils ne reviendraient jamais. M. ÔNUMA pointe le bâtiment en ruines de l'école primaire de Futaba. *"C'est là qu'on nous a demandé de réfléchir à un slogan pour promouvoir le nucléaire pour un concours. J'avais 12 ans"*. Son slogan a remporté le premier prix et a été érigé en 1988 sur une arche à l'entrée principale de la ville. *"Tous les collègues de mes parents travaillaient dans le nucléaire. J'étais très fier de cette arche et après mes études, j'ai décidé de revenir habiter à Futaba. J'ai rénové la maison de mon enfance pour y fonder une famille"*, raconte-t-il.

Il cherche son jeu de clés sous sa combinaison blanche. *"Mon épouse a emménagé ici juste un an avant l'accident. On n'en a pas beaucoup profité"*, dit-il d'un ton las. L'intérieur de la maison est sens dessus dessous avec des débris de vaisselle et des étagères qui jonchent le sol. Il montre des bougies. *"Le jour du séisme, j'ai attendu le retour de ma femme dans le noir avec ces bougies. Les canalisations des toilettes avaient explosé et avaient inondé le salon. Le bruit des sirènes était incessant"*, se souvient-il. Enceinte au moment de l'accident, son épouse a accouché de leur premier enfant dans un centre d'évacuation. Sur une feuille collée sur la fenêtre, on peut lire un poème qu'il a écrit peu de temps après : *"Dans l'espoir d'un avenir radieux qui me ramènera chez moi"*. Mais cet espoir s'est envolé au fil des années.

Alors qu'il était réfugié avec sa femme, il a vu par hasard au journal télévisé la fameuse arche de Futaba surplombant sa ville abandonnée. *"J'ai eu des sentiments très contrastés à ce moment-là. Je me suis aperçu que mon slogan était devenu le symbole de l'accident nucléaire de Fukushima à travers le monde. Quand j'ai appris que les autorités voulaient le faire disparaître, je m'y suis opposé car je me sentais responsable. Je voulais léguer cet héritage comme un avertissement pour les générations futures."*

ÔNUMA Yûji a su mobiliser beaucoup de journalistes, en posant en combinaison blanche de liquidateur devant l'arche où jadis fleurissait une rue commerçante. Mais la politique de reconstruction a eu raison du panneau qui a été retiré en 2016.

Quatre ans plus tard, nous l'avons recroisé à Futaba. Sa maison était toujours la même, mais faisait face à une gare et une rotonde flambant neuves. Nous avons appris que son fameux panneau a été transféré dans le musée nouvellement créé, à la veille du passage de la flamme olympique. Interviewé par les chaînes de télévision, ÔNUMA Yûji a déclaré être satisfait de cette décision si son panneau était exposé afin de transmettre aux générations futures la tragédie de Fukushima. Mais, à notre grande surprise, nous avons trouvé le panneau de 16 m de long exposé sur une pelouse impeccable à l'extérieur du musée. Méticuleusement nettoyées, ses lettres bleues brillaient au soleil devant les baies vitrées du musée comme une invitation à méditer sur sa devise : *"L'énergie nucléaire, pour un avenir radieux"*.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



En 2016, ÔNUMA Yûji pose devant l'arche où figurait son slogan, démantelé pour des "raisons de sécurité".

MORIZUMI Takashi pour Zoom Japon

RENCONTRE Le street art comme remède

Baptisé Futaba Art District, le projet artistique vise à redonner des couleurs à une cité fantomatique.

Graphiste, AKAZAWA Takato n'aurait probablement jamais entendu parler de Futaba sans une rencontre fortuite avec TAKASAKI Jô, un habitant de cette bourgade. Avec sa coupe rasée half-hawk et sa longue mèche blonde sur le côté, ce natif de Kyôto qui fait penser à un personnage de dessin animé s'est rendu plusieurs fois dans cette ville. Adepte du street art, le chef d'entreprise, qui dirige le collectif Overalls à Tôkyô, a voulu redonner du dynamisme à la ville en peignant des fresques géantes sur les murs. Une touche de couleur exubérante qui détonne avec l'allure fantomatique de la ville.

Comment avez-vous rencontré TAKASAKI Jô ?
AKAZAWA Takato : L'été dernier, un ami m'a amené dans une brasserie dans le quartier de Sangenjaya, à Tôkyô, et m'a présenté le patron, TAKASAKI Jô. On a tout de suite sympathisé, car on avait le même âge (40 ans) et les mêmes goûts pour le graphisme. Ensuite, il m'a dit qu'il était de Futaba. Je lui ai demandé quel genre d'endroit c'était. Il m'a répondu que le village avait été complètement évacué après l'accident nucléaire, mais qu'il venait de rouvrir en partie. Nous avons échangé nos coordonnées. Sur le moment je ne pensais à rien, mais le lendemain, quand Jô m'a contacté pour me demander si ça m'intéresserait de faire un projet à Futaba et de peindre des murs, j'étais super content. En fait, j'y avais pensé toute la nuit, mais je n'avais pas osé lui demander !

Connaissiez-vous Futaba avant cela ?
A. T. : Non pas du tout. A vrai dire, je n'avais jamais mis les pieds dans la préfecture de Fukushima, ni même dans le Tôhoku avant de rencontrer Jô. Par chance, la gare de Futaba venait d'ouvrir quelques mois auparavant, et était accessible en trois heures depuis Tôkyô. Nous sommes partis à dix la première fois. C'était un timing parfait.

Votre projet est parti d'une initiative très spontanée. Vous aviez une idée précise de ce que vous vouliez faire ?
A. T. : Pas vraiment. Au début, on s'est dit avec Jô qu'on pourrait faire juste une peinture sur le mur de la maison de son père. Nous voulions faire quelque chose qui se démarque. Mais quand nous avons vu la très belle maison de son père, je lui ai dit qu'il valait mieux choisir un autre endroit. C'est là qu'il m'a montré le Takasaki Kitchen, le restaurant que tenait son père, dont il ne restait plus que deux murs en coin en face de la gare. J'ai trouvé l'endroit parfait.

Vous avez baptisé cette première peinture "Graph balcony". Elle représente un homme et une femme qui tendent le bras en essayant de se rejoindre. Que signifie-t-elle ?
A. T. : "Graph balcony" est une inspiration de Roméo et Juliette. Ils sont séparés par le mur de la radioactivité, mais la courbe baisse, année après année, pour symboliser l'espoir.

Vous aviez prévu de faire juste une peinture, mais finalement le projet a pris une ampleur considérable. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?
A. T. : Ce jour-là, Jô voulait se rendre au cimetière et nous l'avons accompagné dans cette ville complètement déserte. Le cimetière était très délabré avec des mauvaises herbes partout. Il priait et en regardant sa silhouette de dos, j'ai senti qu'il portait un poids énorme, comme une culpabilité envers ses ancêtres, car la maison familiale et toute la ville étaient à l'abandon. On a décidé de ne pas nous arrêter là et de continuer à peindre. Cela a donné naissance à l'autre peinture sur le mur de Takasaki Kitchen : la main gauche de Jô avec un index pointé vers un message qui dit *"Here we go!"* afin de montrer Futaba comme un endroit d'où quelque chose va naître, comme un point de départ.



AKAZAWA Takato devant "Graph balcony".

Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

Cette peinture et les autres sont beaucoup plus grandes et dans un style plus tape-à-l'œil que la première. Est-ce un choix délibéré ?
A. T. : Oui. On voulait faire des peintures plus gaies. A la base, Overalls ne conçoit pas l'art comme un geste politique pour faire réfléchir. Notre but a toujours été de provoquer un effet de surprise chez le spectateur avec des couleurs qui en mettent plein la vue pour qu'il s'écrie *"Wow !!" (rires).*

Ce style détonne beaucoup avec le côté un peu rural de Futaba. Quelle a été la réaction des autres habitants qui ont toujours leur maison là-bas ?
A. T. : Ils ne comprenaient pas très bien au début. *(rires)* Mais petit à petit, nous avons réussi à les convaincre. Même le maire de Futaba, qui est passé un jour, nous a dit : *"Dis donc, vos peintures sont vraiment très grandes !"*.

Comment s'est déroulée la suite du projet, vous avez pu obtenir des autorisations pour utiliser les murs d'autres maisons ? Comment avez-vous rencontré leurs propriétaires ?
A. T. : C'est Jô qui nous a présenté d'autres habitants, dont nous avons pu connaître un peu l'histoire. Il a été le coordinateur et l'inspirateur de tout le projet "Futaba art district". Grâce à lui, nous n'avons eu aucun problème d'autorisation car les peintures ont été réalisées sur des murs privés.

A côté du mur de Takasaki Kitchen, vous avez peint une dame aux cheveux oranges, quelle est son histoire ?
A. T. : Il s'agit de Madame Takako, qui tenait le fast-food Penguin. Toutes les lycéennes de Futaba venaient manger des donuts et des frites chez elle. C'était un peu leur deuxième maman, leur confidente. Nous l'avons peinte avec ses cheveux oranges et son œil qui regarde le soleil levant à travers un donut. Elle a accepté de venir poser devant son portrait, mais elle ne revient pas souvent à Futaba. En revanche, sa fille a rouvert un fast-food Penguin, à côté du Musée de la triple catastrophe (voir pp. 4-5).

Vous connaissez bien l'histoire des habitants maintenant. Il paraît que vous avez aussi eu l'autorisation d'un employé de la mairie de Futaba pour peindre sur un bâtiment de deux étages. Que racontent ces deux fresques ?
A. T. : La première représente le fils de ce monsieur, Haruto, qui avait 2 ans au moment de l'accident. La seconde montre Haruto qui revient dix ans après à Futaba avec son père. Nous avons imaginé



"Back to the Futaba", clin d'œil au film Retour vers le futur, *est une réflexion sur le temps qui passe dans un lieu où tout semble s'être figé.*

ce premier retour d'un enfant de 12 ans qui ne se souvient pas de sa ville natale et à qui son père montre la ville. Dans le rétroviseur, on voit la fameuse arche de Futaba *"L'énergie nucléaire, pour un avenir radieux"* qui a été enlevée depuis (voir p. 7) et représente le Futaba d'avant. Sur le cadran de la voiture, l'heure du séisme reste la même, mais les années défilent. Tout le monde dit que le temps s'est arrêté. Mais, en réalité, les enfants grandissent. C'est ce qu'on a voulu dessiner. D'ailleurs cette peinture s'appelle *Back to the Futaba*, un clin d'œil au film de Robert Zemeckis *Back to the future (Retour vers le futur)* !

D'ailleurs le démantèlement du panneau sur l'arche de Futaba a fait l'objet de critiques. Qu'en pensez-vous ?

A. T. : Pour ma part, je pense qu'on a bien fait de l'enlever. Car ce n'est pas la peine de se retourner vers le passé. A Futaba, il ne reste rien. Il vaut mieux donc recommencer tout à zéro.

Le projet Futaba Art District a-t-il bénéficié de subventions de la part de la préfecture de Fukushima ?

A. T. : Pas du tout. Nous avons réuni des fonds par nous-mêmes. Un habitant de Futaba a voulu nous aider et nous a amené un dossier de demande de subventions. Mais il y avait tellement de paperasses à fournir que je lui ai dit qu'il valait mieux consacrer tout ce temps à faire avancer notre projet.

Vos peintures ont eu une certaine répercussion médiatique, surtout avec le passage de la flamme olympique.

A. T. : En effet, nous avons même su que, lors de la dernière visite du Premier ministre SUGA, à Futaba, un représentant lui a expliqué l'histoire de chaque peinture ! Nous étions vraiment très honorés ! Ça a dû le changer un peu de ce qu'il a vu jusqu'à présent. Et peut-être qui c'est, cela lui donnera des idées !

Pensez-vous que cela puisse attirer plus de monde à Futaba ?

A. T. : Oui tout à fait. Nous avons organisé un concert, en décembre, à Futaba, avec des artistes de Tôkyô qui sont venus pour la première fois. L'un d'eux a même joué sur un piano qu'on a sorti pour l'occasion du hall communautaire et restauré après neuf ans ! Nous avons aussi croisé des étrangers qui prenaient des photos dans la ville. Ils nous ont demandés où est-ce que se trouvaient les autres peintures ! Ça fait vraiment plaisir.

Vous avez des conseils pour les gens qui aimeraient initier un autre projet dans cette région très touchée par l'accident nucléaire de Fukushima ?

A. T. : Oui, je pense que la plupart des gens prennent trop de pincettes. Ils pensent : *"Je ne connais rien de Fukushima"* ou bien ils se mettent des freins en se disant : *"Je ne suis pas de là-bas, on ne va pas m'accepter"*. Ce n'est pas constructif. Je pense qu'il faut foncer. Il n'y a pas de gêne à avoir. J'aimerais voir un jour un projet complètement fou naître à Futaba, du genre un casino. *(rires)*

La ville de Futaba est en mutation. Beaucoup de maisons seront détruites. Vous ne serez pas triste pour vos peintures ?

A. T. : Pas du tout. C'est très bien comme ça. Ces peintures sont faites pour être éphémères, juste le temps de dire *"Wow !"*.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

JUSTICE Un déterminé nommé Idogawa

L'ancien maire de Futaba s'est lancé dans un procès pour obtenir la reconnaissance du statut de réfugié.

IDOGAWA Katsutaka n'est pas un maire comme les autres. Ancien ingénieur en maintenance, il se rend compte très tôt de la gravité de l'accident et prend la décision seul d'évacuer une partie de sa population à Saitama, près de Tôkyô. Il déclarera que, devant l'absence de directives, il était *"prêt à évacuer les habitants jusqu'au Vietnam pour les protéger contre les radiations"*. Aujourd'hui encore, plus de deux mille habitants vivent à Saitama tandis que cinq mille autres sont éparpillés dans le pays. C'est pour eux que l'ancien maire veut faire reconnaître un statut de réfugié nucléaire. En 2014, il se porte candidat au poste de gouverneur de Fukushima, mais son franc-parler et son opposition au retour des habitants dans les territoires évacués ont eu raison de sa carrière politique. Un an plus tard, il fait l'objet d'une campagne de harcèlement suite à la publication d'un manga sur l'accident de Fukushima qui le met en scène. Le manga est censuré, mais il en faut plus pour le faire taire. L'ancien maire de 75 ans, qui a vécu en direct l'explosion du réacteur 1, le 12 mars 2011, déclare : *"Nous aurions pu évacuer beaucoup plus tôt et éviter de nous faire irradier"*. Foncièrement déterminé à faire reconnaître aux responsables leurs crimes pour *"abandon de la population"*, il ouvre un procès en son nom la même année. Dans son bureau de Saitama, il a classé des centaines de dossiers qui retracent les événements depuis l'évacuation des 7 100 habitants de Futaba. Son objectif : rassembler des pièces à conviction pour que les mêmes erreurs ne se reproduisent pas.

Tepco, l'opérateur de la centrale de Fukushima Daiichi, a implanté deux réacteurs sur la commune de Futaba au début des années 1960. Vous êtes arrivés à la tête de la ville 25 ans plus tard, faisiez-vous confiance à cette énergie ?

IDOGAWA Katsutaka : Non, pas du tout. Quand j'étais collégien, j'ai entendu parler du projet d'une centrale nucléaire et j'ai dit à mon père : *"Surtout ne la construisez pas !"* J'étais persuadé que cela représentait un danger. Mon père, modeste paysan, m'a répondu : *"C'est trop tard. Les gens ont voté pour avoir plus d'argent !"*

C'était une prise de conscience très précoce, surtout à l'époque où prédominait le mythe de la sécurité dont Futaba avait fait sa devise.

I. K. : J'ai toujours ressenti une méfiance envers l'atome. Et en général, mon instinct ne se trompe pas. Par la suite, je suis parti faire des études en génie civil. Je suis devenu spécialiste dans les travaux de maintenance des bâtiments et des usines. Avec mon diplôme, j'aurais pu avoir un très bon poste à la centrale de Fukushima, mais j'ai toujours refusé. Je ne voulais pas me faire irradier.

Vous avez travaillé dans le génie civil depuis l'âge de 25 ans. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous présenter au poste de maire de Futaba en 2005 ?

I. K. : La ville était criblée de dettes à cause de la mauvaise gestion budgétaire de mon prédécesseur. Nous étions au bord de la faillite.

On a pourtant l'image d'une ville florissante avec les subventions du nucléaire.

I. K. : C'est peut-être l'image qu'ont les gens mal renseignés, mais elle est complètement fausse. *(rires)* Les subventions ont aussi une fin. C'est pour cela que mon prédécesseur a fait une demande à Tepco, en 2003, pour construire les réacteurs 7 et 8 sur la commune.

Comment avez-vous géré cette situation ?

I. K. : Je faisais semblant de croire que la centrale était sûre. Mais comme j'étais spécialisé dans la maintenance, j'ai été très vite impliqué dans les travaux de révision du réacteur 2 et j'ai constaté qu'il y avait des défaillances. J'ai remarqué aussi des soudages branlants sur les réacteurs 1 et 3. Je me suis dit que, en cas de séisme, ça ne tiendrait pas. Je l'ai signalé plusieurs fois à Tepco. Concernant les tranches 7 et 8, j'avais dans l'idée que si l'on faisait avancer ce projet de construction, je pourrais demander à Tepco le démantèlement des tranches 1 à 4, car, à mes yeux, il s'agissait de réacteurs vieillissants et dangereux.

Le séisme du 11 mars 2011 ne vous a pas permis de la faire. Où étiez-vous ce jour-là ?

I. K. : Je conduisais, de retour d'une cérémonie de remises des diplômes à l'école primaire. Pendant que j'étais en train de valser de droite à gauche, j'ai pensé : *"La centrale va péter"*. C'était une certitude. J'ai entendu l'alerte au tsunami qui annonçait une vague de 3 m. Quand je suis arrivé à la mairie je me suis rué au 4e étage et j'ai vu arriver une vague de 15 m. J'aurais pu être englouti à quelques minutes près.

Comment s'est déroulée l'évacuation ? Avez-vous reçu des directives claires ?

I. K. : C'était la panique. Le centre de gestion de crise nucléaire de la préfecture n'était pas fonctionnel et ne nous a pas informés. Nous aurions dû déjà recevoir un ordre d'évacuation le 11 mars. Le 12 au matin, nous avons appris à la télé qu'un ordre d'évacuation de 10 km autour de la centrale avait été lancé. J'ai appelé tout de suite le maire de Kawamata qui m'a donné son accord pour nous accueillir. On a convoqué la cellule de crise et ordonné l'évacuation immédiate. Ensuite, je suis parti vers l'hôpital à côté de la centrale, car il y avait des personnes âgées et des malades. C'est à ce moment-là que le réacteur 1 a explosé.

Vous étiez pratiquement devant la centrale au moment de cette première explosion, que s'est-il passé ?

I. K. : On a entendu une espèce de grondement comme si la terre tremblait. Puis, tout est redevenu calme, puis des morceaux de laines de verre ont commencé à tomber du ciel. C'était comme de gros flocons de neige qui voltigeaient partout.

Avez-vous pu mesurer la radioactivité dans l'air au moment de l'explosion ?

I. K. : Mon radiamètre s'est bloqué à 300 microsieverts/heure. C'était le maximum de ce qu'il pouvait calculer. Il y avait avec moi des employés de la mairie, des policiers, des forces d'autodéfense et des patients de l'hôpital. Nous avons tous été très irradiés et cela aurait pu être évité si le centre de crise nucléaire avait été fonctionnel.

Quand vous avez évacué à Kawamata ce jour-là, on vous a fait un examen pour mesurer la dose d'irradiation interne, avez-vous conservé ces données ?

I. K. : Non, pour la bonne et simple raison qu'on ne nous les a jamais données. Après l'examen, on nous a juste dit : *"Il n'y a pas de problème"*, en nous donnant une feuille avec la date. J'ai demandé à voir les résultats. On m'a dit qu'on me les donnerait plus tard. Je regrette infiniment de pas avoir insisté.

Vous n'êtes restés que trois jours dans le centre d'évacuation de Kawamata. Pourquoi ?

I. K. : Il y avait un radiamètre près de la fenêtre. Le 14 dans l'après-midi, j'ai vu que l'aiguille avait tourné. J'ai pensé : *"Ça y est, la radioactivité arrive"*. Le bâtiment du réacteur 3 venait d'exploser.

Vous avez imaginé mettre à l'abri votre population au Vietnam. C'est une idée qui semble extravagante. Mais, sachant que le gouvernement envisageait en secret l'évacuation du grand Tôkyô, c'est un projet assez visionnaire.

I. K. : Il faut bien comprendre que nous étions dans une urgence absolue. Il fallait que je trouve

un endroit sûr pour évacuer, très loin de Fukushima et j'ai imaginé toutes les solutions possibles. Je ne suis jamais allé au Vietnam, mais j'apprécie leur culture et je me suis dit qu'en échange d'une terre, nous aurions pu offrir toutes nos connaissances pour le développement du pays. Je ne me préoccupais pas des visas ou des détails administratifs. Pour moi il s'agissait de sauver des vies. C'était mon devoir en tant que dirigeant.

Vous avez finalement évacué dans un stade, puis dans le lycée désaffecté de la ville de Kazo, dans la préfecture de Saitama ?

I. K. : Nous avons embarqué 1 200 habitants dans 40 bus jusqu'à Saitama. A partir de là, nous avons vécu comme des réfugiés dans la poussière et dans des conditions précaires pendant presque trois années. Encore maintenant, malgré la générosité de la ville de Kazo qui continue à nous accueillir, nous nous sentons comme des étrangers. Nous avons perdu notre terre, c'est cela être réfugié.

En 2013, vous avez démissionné suite à une motion de censure concernant la construction d'un site de stockage de déchets nucléaires à Futaba. Vous étiez contre ce projet ?

I. K. : Absolument. Et je refuse jusqu'à maintenant de donner mon accord pour la démolition de ma maison qui se trouve à l'intérieur du site de la décharge. Mais cela ne les empêche pas de construire tout autour.

Vous vous êtes présenté à l'élection de gouverneur de Fukushima en 2014 avec un projet très différent de la politique de reconstruction actuelle.

I. K. : Je voulais tout d'abord mettre en place un système de mesure de la radioactivité autonome de telle sorte que les habitants sachent de quoi il en retourne. Ce projet s'accompagnait d'une prise en charge médicale adaptée et d'une aide à l'évacuation en dehors de la préfecture. C'est en quelque sorte donner le choix à la population alors que la politique de reconstruction actuelle fait comme si l'accident n'avait pas eu lieu. J'étais contre la décontamination depuis le début. Mon vrai plan d'évacuation était de construire une ville provisoire pour au moins 100 ans, soit deux générations. C'est la période que j'estime nécessaire avant que le niveau de radiations ne soit plus un risque pour l'ADN des habitants.

Les habitants de Futaba vous ont-ils apporté leur soutien lors de cette élection ?

I. K. : Pas vraiment. L'accident nucléaire nous a divisés sur tous les points de vue. La plupart sont passés du côté de la reconstruction. Ce n'est pas étonnant si on considère que tous les médias prônent cette politique depuis dix ans. Certains habitants ont regretté par la suite, car notre communauté est complètement dispersée. Ils m'ont dit : *"On aurait dû faire une ville provisoire"*.

On vous a accusé de favoriser une discrimination envers les gens de Fukushima après la publication du manga *Oishinbô* de KARIYA Tetsu consacré à l'accident de Fukushima. Vous apparaissez dans votre propre rôle en déclarant que la radioactivité provoque des saignements de nez. Comment expliquez-vous cette réaction ?



IDOGAWA Katsutaka mène un combat juridique pour informer les générations futures.

Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

I. K. : L'opinion publique au Japon est manipulée par les médias et le gouvernement qui nous dit *"Souriez à la radioactivité"*. Ce genre de manga les dérange beaucoup. Pour ma part, je me fiche complètement de passer pour un provocateur. Beaucoup d'habitants continuent d'avoir ce genre de symptômes, moi y compris. Pourquoi devrions-nous le cacher ?

Vous avez décidé de porter plainte contre Tepco et le gouvernement en votre nom propre. Il y a environ une vingtaine de procès en cours concernant l'accident de Fukushima. En quoi le vôtre est-il différent ?

I. K. : Je suis le seul à porter plainte en tant qu'ancien maire, car on m'a menti pendant mon mandat. C'est le premier chef d'accusation en plus des dommages causés à mes concitoyens et à moi-même. J'ai évalué le montant des indemnités sur une période de cent ans pour 7 100 habitants. Ce qui équivaut au minimum à 20 000 milliards de yens. Une somme qui risque encore d'augmenter, car le procès va durer des années. Je n'en suis qu'à la moitié du travail pour réunir toutes les preuves.

Vous accusez en particulier le centre de gestion de crise de la préfecture qui n'a pas du tout rempli sa fonction au moment de l'accident nucléaire ?

I. K. : Quand le réacteur 3 a explosé, les directives n'ont pas changé alors qu'on était littéralement submergé par la radioactivité. J'ai contacté moi-même le centre de gestion de crise, le 14 mars, et je suis tombé sur des fonctionnaires qui ne connaissaient rien au terrain et qui m'ont donné des directives au hasard. Je me suis dit que, si je les suivais, nous allions tous mourir. J'ai donc pris seul la décision d'évacuer vers Saitama.

Ce dysfonctionnement a provoqué des évacuations catastrophiques comme celle du village de Namie qui a trouvé refuge dans une zone en plein sur le passage du nuage radioactif. Si jamais un autre accident nucléaire se reproduisait au Japon, pensez-vous que le centre de crise sera fonctionnel ?

I. K. : Je pense que cela risque de se reproduire si les responsables ne sont pas jugés. De plus, je remarque une baisse terrible de compétences techniques au niveau des centrales nucléaires japonaises qui sont à l'arrêt depuis dix ans. Si jamais on les redémarre, le personnel n'est pas du tout qualifié, car il n'y a pas eu de transmission de savoir technologique sur le terrain.

Votre 19e plaidoyer au tribunal aura lieu en juillet. Quel est le but ultime de votre démarche juridique dont vous dites qu'elle ne finira jamais ?

I. K. : Je veux que toutes ces pièces à conviction soient rendues publiques pour informer les générations futures. Je veux qu'on réfléchisse à ce que veut dire être réfugié dans son propre pays à cause d'un accident nucléaire.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

CINÉMA Le retour de Fukada et les autres

Après des mois de privation, les salles obscures retrouvent droit de cité. Et il y en aura pour tous les goûts.

Savourons notre plaisir au moment où nous pouvons enfin reprendre le chemin des salles de cinéma qui nous ont bien manqué au cours des derniers mois. Un bonheur n'arrivant jamais seul, le distributeur Art House nous annonce, avec un mois d'avance, le retour de l'été. En effet, depuis le 26 mai, nous sommes entrés officiellement dans "l'été Fukada" avec une formidable programmation consacrée à ce cinéaste, étoile montante du 7e Art nippon. Pour bien débuter cette saison prometteuse, le distributeur français nous propose de découvrir *Hospitalité (Kantai)*, une œuvre de 2010 dans laquelle FUKADA Kôji montre déjà sa capacité à créer des atmosphères de tension à partir de situations banales.

Ce film est un avant-goût de ce qu'il réussira parfaitement dans *Harmonium (Fuchi ni tatsu)*, six ans plus tard. On retrouve notamment l'acteur FURUTACHI Kanji, membre de la troupe Seinendan du dramaturge HIRATA Oriza (qui assure la direction artistique dans ce film), dans le rôle de KAGAWA. Ce personnage trouble va trouver le moyen de s'immiscer dans la vie d'une famille recomposée dont il va exploiter toutes les faiblesses pour imposer ses règles et ses envies. Le cinéaste a choisi de planter son décor dans un quartier en apparence tranquille. A l'aune de ce que les médias français rapportent de la situation dans certaines villes françaises, le quartier où est implantée la petite imprimerie KOBAYASHI dirigée par Mikio (YAMAUCHI Kenji), est des plus calmes. Pourtant, une partie des habitants se mobilise contre la montée de la criminalité, laquelle serait le fruit de la présence d'étrangers. FUKADA Kôji s'interroge ainsi sur le rôle des comités de quartier *(tonarigumi)* qui exercent une forte influence sur les habitants, au point que ceux-ci se sentent obligés de participer aux diverses activités, notamment celles visant à organiser sa surveillance.

Parallèlement à cette obsession de sécurité que l'omniprésence des voisines ne cesse de rappeler tout au long du récit, le cinéaste dévoile progressivement la stratégie de KAGAWA. Après avoir réussi à se faire embaucher par Mikio, il obtient le droit de s'installer dans une pièce libre au-dessus de l'imprimerie avant d'y faire venir sa "femme" Annabelle (Bryerly Long), une Bosniaque, dont il avait caché l'existence et qu'il va aussi utiliser pour faire pression sur Mikio, une fois que ce dernier aura couché avec elle. Le plan de KAGAWA est de s'assurer un total contrôle de la famille KOBAYASHI afin de pouvoir faire venir d'autres étrangers. Ceux-ci finiront par occuper l'ensemble de la maison.

Evidemment, FUKADA Kôji exagère la situation pour mieux dénoncer la tendance au repli sur soi dont le comité de quartier est l'expression la plus criante. Tout finit par dérailler lorsque KAGAWA organise la fête d'anniversaire de NATSUKI (SUGINO Kiki), la nouvelle et jeune femme de Mikio. L'espèce de carnaval qui en découle provoque un véritable séisme dans le quartier et se termine sur



La famille KOBAYASHI va passer sous le contrôle de KAGAWA (FURUTACHI Kanji, à l'extrême gauche).

ART HOUSE

RÉFÉRENCES

HOSPITALITÉ (KANTAI), de FUKADA Kôji, avec YAMAUCHI Kenji, FURUTACHI Kanji, SUGINO Kiki. 1 h 36. 2010.
TOKYO SHAKING, de Nicolas Peyon, avec Karine Viard, NARITA Yumi, Stéphane Bak. 1 h 41. 2021.
DETECTIVE CONAN: THE SCARLET BULLET (MEITANTEI KONAN HIIRO NO DANGAN), de NAGAOKA Chika. 1 h 50. 2020.

une intervention de la police, laquelle laisse supposer un retour à la normale. En 90 minutes, le cinéaste tente avec un certain brio d'interpeller ses contemporains sur la notion d'étranger. Pas sûr néanmoins qu'il soit parvenu à les ranger derrière son désir d'ouverture. En tout cas, il parvient très bien à ébranler les spectateurs.
Puisqu'on parle de secousses, il convient de s'intéresser au film de Nicolas Peyon, *Tokyo Shaking*. Comme son titre le laisse entendre, il évoque le tremblement de terre qui a secoué le Nord-Est du Japon, en mars 2011 (voir *Zoom Japon* n°9, avril 2011) et ses conséquences sur la centrale de Fukushima Daiichi. Il ne s'agit pas d'un film catastrophe, mais d'une évocation de la manière dont les étrangers vivant dans l'Archipel et les Japonais ont réagi une fois que les réacteurs ont explosé. Karin Viard, en expatriée qui vient d'arriver dans le pays, va se retrouver en première ligne pour gérer une situation sur laquelle personne n'a aucune prise. Dans ce long métrage qui rappelle, à certains égards, *Lost in Translation* (2003) de Sofia Coppola avec des étrangers qui ne comprennent pas le comportement des Japonais, Nicolas Peyon explore aussi, de manière intelligente, notre façon de réagir face à l'émotion. Après avoir vu ce film, on se rend compte que la crise sanitaire, dans laquelle nous vivons depuis près de 18 mois, suscite les mêmes types de réaction dans la mesure où nous sommes confrontés, comme pour Fukushima, à un manque cruel d'informations. Dès lors, faute de pouvoir se comporter avec discernement, nous sommes portés par nos émotions comme plusieurs séquences le mettent en évidence dans cette production plutôt bien ficelée qui nous invite à réfléchir à nos propres comportements face à un événement de cette ampleur.



Tokyo Shaking *secoue nos certitudes.*

Pour les plus jeunes (mais pas que), il faut aussi signaler la sortie de *Detective Conan - The Scarlet Bullet (Meitantei Conan: Hiiro no Dangan),* un film d'animation réalisé par NAGAOKA Chika. A sa manière, celui-ci fait écho à l'actualité, en nous entraînant à Tôkyô, à la veille de l'ouverture des Jeux Sportifs Mondiaux. A cette occasion, un nouveau train roulant à 1 000 km/h doit être inauguré, mais des incidents puis des kidnappings sèment le trouble. De quoi mobiliser le célèbre détective qui va déployer tout son talent pour tenter de mettre un terme à la situation. Ce film, comme les deux autres susmentionnés, ne manque pas d'intérêt dans la mesure où, en dépit de son caractère d'anticipation, reflète bien notre monde actuel avec cette ambiance paranoïaque dans laquelle nous évoluons depuis plusieurs mois. Les amateurs de cette série retrouveront la plupart des personnages qu'ils connaissent et s'en délecteront, les autres découvriront un long métrage plutôt bien construit qui nous tient en haleine du début à la fin.
Il était donc temps que les cinémas rouvrent leurs portes pour nous permettre de profiter d'une première vague de films sur le Japon qui est d'un excellent niveau. La seconde devrait l'être tout autant.

ODAIRA NAMIHEI

NIHONGOTHÈQUE

Bottakuri

Absente pour la journée, un jour férié, j'ai découvert, à mon retour après 20 heures, que mon chauffe-eau défectueux avait provoqué une inondation au sous-sol de l'immeuble où je réside. Coulant comme une fontaine, j'ai tenté de fermer le robinet d'arrivée d'eau. Mais c'était impossible en raison du calcaire qui le bloquait. J'ai donc dû appeler un plombier. Je savais que cela me coûterait cher, mais je ne m'attendais pas à payer 500 € pour une prestation de 15 minutes, juste pour stopper l'eau. Certes, le montant n'est pas aussi exagéré que les 1 500 € exigés pour le dépannage d'une serrure. Mais quand même ! En japonais, ce type de surfacturation a un nom : *bottakuri,* un terme familier. Il s'emploie aussi bien comme substantif que comme adjectif, et il peut aussi se transformer en verbe : *bottakuru*. L'origine du mot est incertaine. Certains disent qu'il vient du terme *bôri*, littéralement "bénéfices excessifs", et d'autres affirment qu'il appartient au dialecte d'Ôsaka. En tout cas, l'acte de *bottakuri* est le même qu'en France. A Tôkyô, le quartier Kabukichô est connu pour ses *bottakuri bâ,* ces bars où l'on vous présente des notes exorbitantes, entre autres 7 000 € pour quelques verres de whisky. Dans tout l'Archipel, certaines sociétés de pompes funèbres sont considérées comme *bottakuri,* en raison de leur système de facturation qui commence par proposer un forfait obsèques de 3 000 €, mais qui réclame à la fin près de 10 000 € en raison de diverses options supplémentaires. Lorsque le montant demandé est moins élevé, mais un peu gonflé, on le qualifie de *puchi* (du français "petit") *bottakuri*, à l'instar d'*izakaya* (bistrots) qui ajoutent 5 € pour la "place" en plus des 6 € pour l'*otôshi*, le plat de bienvenue servi par défaut, etc. A un niveau plus élevé, les médias nippons désignent désormais le patron du Comité international olympique, Thomas Bach, comme "*Bottakuri Danshaku* (Baron)", ce qui est la traduction officieuse de "Baron Von Ripper-off" comme l'a appelé *The Washington Post,* le 5 mai. A côté de lui, mon ballon, c'est de la gnognote, me suis-je dit pour me consoler d'avoir perdu 500 € !


DR

KOGA RITSUKO

LECTURE La révolution couve dans la soupe

S'appuyant sur le *tonjiru*, soupe au porc, un livre publié récemment propose de l'adapter pour en faire un plat unique.

Parmi les plats familiaux japonais méconnus dans l'Hexagone, nous pouvons citer le *tonjiru,* ou *butajiru*, selon les régions (voir *Zoom Japon* n°56, décembre 2015). Le *tonjiru*, qui signifie littéralement "soupe au porc" est une sorte de minestrone japonais, très facile à réaliser. Des morceaux de viande de porc, des légumes et du *miso* (pâte de soja fermenté) suffisent pour le préparer.

Si ce plat n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être, c'est sans doute parce qu'il "trahit" l'image de la cuisine japonaise, avec la présence de travers de porc dans ses ingrédients. Mais aussi étonnant que cela puisse paraître, l'association du *miso* et de la viande ne date pas d'hier. Dans *Ryôri monogatari* [Traité de cuisine] paru en 1643, on retrouve déjà des soupes *miso* au cerf ou au marcassin.


National Institute of Japanese Literature

Publié en 1643, le Ryôri monogatari [Traité de cuisine] évoque des soupes miso au cerf ou au marcassin.

Ce plat, vraisemblablement originaire de Kagoshima ou d'Okinawa, où la consommation de viande était plus fréquente que dans d'autres régions, s'est répandu au début du XXe siècle. Tout comme le curry japonais (voir *Zoom Japon* n°107, février 2021), il doit sa popularisation aux cantines de l'armée. Un plat économique, facile à préparer, nutritif… la spécialité idéale pour nourrir les jeunes soldats !

Il est en général consommé à la maison ou dans les cantines scolaires, et c'est également un grand classique lors des sorties camping. Le *tonjiru* fait aussi partie des soupes qui accompagnent le menu du midi dans les bistrots.

Aujourd'hui, le *tonjiru* prend sa liberté et se modernise. Vient même d'être publié un livre entièrement consacré à ce mets réconfortant, agrémenté de cinquante recettes : navet, taro, chou, pomme de terre, carotte, poireau, patate douce, oignon, champignon ou, comme ingrédients originaux : céleri, maïs, épinard, œuf, asperge, lait, kimchi, gombo, avocat… on peut même y ajouter de l'omelette ou des chips !

Cette soupe était traditionnellement préparée en hiver, mais l'ouvrage nous présente un *tonjiru* aux tomates, poivrons ou aubergines, à tel point que l'on en viendrait à croire que tous les plats pourraient s'appeler *tonjiru* ! L'auteur explique que le *tonjiru* peut être un plat anti-gaspi par excellence, que l'on peut garnir d'herbes ou de légumes qui traînent dans le réfrigérateur.

En ce sens, ce livre rejoint le best-seller *Ichijû Issai de yoi to iu teian* [Il suffit d'un plat et d'une soupe], écrit par DOI Yoshiharu. L'auteur, fils de grand cuisinier et présentateur d'une émission culinaire, propose de composer les repas avec uniquement un plat et une soupe. Il a procuré un sentiment de libération à de nombreuses Japonaises qui se sentaient obligées de devoir préparer tous les jours plusieurs petits plats, suivant les règles locales. Une soupe, dont la recette peut varier à chaque repas, dans laquelle on ajoute des légumes et des protéines animales ou végétales peut effectivement largement apporter les éléments nutritifs journaliers.

Le *dashi* (bouillon à base de bonite séchée, algues ou poissons séchés) n'est pas toujours facile à préparer et il est des Français qui n'apprécient pas forcément ce "goût de la mer". Or, le *tonjiru* pourra faire le régal de tout le monde. Aucune excuse de ne pas l'essayer chez vous !

SEKIGUCHI RYÔKO

RÉFÉRENCE

TONJIRU REBORYÛSHON [TONJIRU REVOLUTION], de ARIGA Kaoru, Ie no Hikari Kyôkai, 2021, 1430¥.

LA RECETTE DE HARUYO

TONYU NO PIRIKARA TONJIRU
(Soupe de porc pimentée au lait de soja)



PRÉPARATION

1 - Couper le radis blanc et la carotte en petits quartiers.
2 - Emincer le poireau nouveau et le salsifis.
3 - Couper en dés le konjac et le tôfu frit.
4 - Couper le porc en morceaux de 4-5 cm.
5 - Faire chauffer l'huile dans la casserole.
6 - Faire revenir le porc puis ajouter le *tôbanjan* et l'ail. Bien mélanger.
7 - Incorporer le radis blanc, la carotte et le salsifis.
8 - Ajouter le konjac, le poireau et le *tôfu* frit.



9 - Bien mélanger. Ajouter l'eau et la poudre de *dashi*.
10 - Couvrir et faire bouillir pendant 10-15 minutes.
11 - Délayer le *miso* avec du bouillon avant de l'ajouter au reste. Ajouter le *tônyû* et chauffer.
12 - Servir chaud.

Astuces
Ne pas porter à ébullition une fois l'ajout de *tônyû*.

INGRÉDIENTS (pour 5)

300 g de poitrine de porc émincée
1/4 de radis blanc (environ 300 g)
1 carotte
1 poireau nouveau (environ 100 g)
1 salsifis (environ 50 g)
1 petit konjac (environ 130 g)
4 à 6 *tôfu* frits (environ 300 g)

2 cuillères à soupe d'huile
2 cuillères à café de *tôbanjan* (sauce pimentée)
1 cuillère à café d'ail râpé
1L d'eau
2 cuillères à café de poudre de *dashi*
8 cuillères à soupe de *miso* (pâte de soja)
50 cl de *tônyû* (lait de soja)




Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Il ne reste plus aujourd'hui qu'une vingtaine de geishas dans ce quartier qui en comptait près de 600 dans les années 1930.

Kagurazaka, beauté cachée de Tôkyô

Il est l'un des derniers quartiers de la capitale à avoir résisté aux changements liés à la modernisation de la capitale.

Dans un Tôkyô en constante évolution, les quelques vestiges du passé sont rasés au bulldozer pour faire place à de nouvelles structures en acier et en verre. Cependant, il existe un endroit au cœur de la ville où la tradition est encore valorisée. Bienvenue à Kagurazaka.

Pendant la période d'Edo (1603-1868), ce quartier relativement petit était situé juste à la limite des douves extérieures du château d'Edo et s'est rapidement imposé comme un quartier de divertissement avec de nombreuses maisons de geishas et des restaurants. Certains de ces établissements ont survécu aux nombreux changements et tragédies qu'a connus la ville au cours des quatre cents dernières années, et leur présence imprègne la culture et l'atmosphère du quartier.

Kagurazaka est divisé en deux par la rue homonyme de 500 mètres qui, depuis la gare d'Iidabashi, grimpe la colline sur laquelle elle a été construite. La rue elle-même attire beaucoup de visiteurs occasionnels et de touristes. C'est aussi l'un des endroits les moins intéressants du quartier, car de nombreux magasins et restaurants locaux ont été remplacés par les habituels fast-foods, chaînes de restaurants et cafés que l'on trouve partout ailleurs.

Une caractéristique curieuse de cette rue est qu'il s'agit d'une "artère à sens unique alterné", ce qui signifie que le matin, le trafic automobile se déroule vers le bas alors que l'après-midi, il change de sens. Elle est également complètement fermée à la circulation entre 12 h et 13 h, et de 12 h à 19 h les dimanches et jours fériés. Ce système a été mis en place en 1956, à une époque où la rue n'avait pas de trottoirs et où les gens se plaignaient du danger qu'il y avait à négocier la pente étroite dans une circulation intense à double sens. Selon la légende urbaine, ce schéma alternatif particulier a été conçu pour favoriser le puissant politicien (et futur Premier ministre) TANAKA Kakuei, qui faisait quotidiennement la navette entre sa maison de Mejiro et le Parlement ou le quartier des ministères dans le centre-ville.

Les curiosités historiques mises à part, le véritable cœur de Kagurazaka se cache dans le dédale de ruelles sinueuses et d'escaliers étroits de part et d'autre de la pente, où le *kagai* ou *hanamachi* ("quartier des fleurs", c'est-à-dire celui des geishas) continue de vaquer tranquillement à ses occupations, la plupart du temps à l'insu des passants. En montant la pente, prenons la deuxième rue à gauche. Nous arrivons rapidement à Atami-yu, un bain public qui était autrefois une sorte de lieu de rencontre pour la communauté très soudée des personnes qui vivaient et travaillaient dans le quartier. Dans les années 1950, selon le propriétaire, environ 200 geishas s'y rendaient chaque jour, lorsque Kagurazaka était l'un des nombreux centres de divertissement florissants de Tôkyô et que les bains privés étaient un luxe rare. C'est à cette époque que la geisha KAGURAZAKA Hanko, devenue chanteuse, a connu un grand succès avec la chanson *Geisha Warutsu* (Geisha Waltz).

Atami-yu est stratégiquement situé au pied du pittoresque escalier Atami-yu Kaidan, également appelé Geisha kôji (ruelle des geishas), car il relie le bain public au Kenban où s'exercent les geishas. Ce bâtiment anodin de deux étages abrite également le bureau qui gère le travail des geishas et sert d'intermédiaire entre les maisons de geishas et les *ryôtei* (restaurants traditionnels) où elles rencontrent leurs clients. Le *kagai* de Kagurazaka a été créé en 1857 et, grâce à sa proximité avec les centres politiques et économiques de la ville, il est devenu le premier quartier de divertissement du centre-ville, au point d'être connu sous le nom de Yamanote Ginza. Par miracle, les établissements locaux sont tous sortis presque indemnes du grand tremblement de terre qui a frappé la capitale en 1923. Dans les années 1930, quelque 600 geishas travaillaient pour 150 *ryôtei*.

C'était une époque où l'on entendait partout le son du *shamisen* et, après le coucher du soleil, les rues étaient pleines de personnes qui vivaient dans les résidences voisines. Entre faire du shopping, dîner, aller au cinéma ou assister à une représentation théâtrale, Kagurazaka était alors synonyme de plaisir.

Selon SAKURAI Shin'ichirô, ancien président de l'Association Kagurazaka, le quartier est resté actif jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, mais lorsque le cours du conflit s'est dégradé, les geishas ont dû rejoindre des groupes de volontaires et sa famille a dû prêter son *ryôtei* à une entreprise de construction électrique basée en Mandchourie. Kagurazaka a été rasé par les bombardements aériens américains, mais il a rapidement repris ses activités peu après la guerre. Lorsque KATAYAMA Tetsu, du Parti socialiste, est devenu Premier ministre en 1947, il a ordonné à tous les *ryôtei* de rester fermés, mais les propriétaires laissaient entrer leurs clients par la porte arrière.

Finalement, le monde des geishas s'est avéré plus résistant que le gouvernement (probablement parce que les *ryôtei* offraient à de nombreux politiciens et entrepreneurs un lieu discret où ils pouvaient tenir leurs réunions de haut niveau) et, dans les années de forte croissance économique, le quartier a retrouvé son apogée d'avant-guerre. Pourtant, au début des années 1960, on ne comptait plus que 250 geishas et qu'une cinquantaine de *ryôtei*. De nos jours, il ne reste qu'une poignée de geishas (il y en avait 18 en 2016, âgées de 20 à 70 ans), qui travaillent pour les quatre *ryôtei* survivants. Ces restaurants exclusifs sont situés dans la partie droite de la rue Kagurazaka et n'acceptent, comme par le passé, les nouveaux clients que sur recommandation. Mais avant de traverser la rue principale, rendons visite au principal lieu de culte de Kagurazaka, le Zenkoku-ji.

Gardé par une paire de tigres de pierre à l'allure grotesque, ce temple bouddhiste est consacré à Bishamonten, l'un des sept dieux de la chance et, selon la croyance locale, source de la fortune de Kagurazaka. Le Zenkoku-ji fait même une apparition dans *Botchan* (trad. par Hélène Morita, Motifs), sans doute le roman le plus célèbre de NATSUME Sôseki, où le protagoniste assiste à une foire dans l'enceinte du temple et attrape une carpe avant de la laisser tomber l'instant d'après.

Juste en face de la porte rouge vif qui marque l'entrée du Zenkoku-ji, on vous pardonnera de ne pas avoir remarqué le passage très étroit entre deux boutiques, à peine assez large pour laisser passer une personne. C'est la porte magique de Hyôgo Yokochô (Passage de l'arsenal). Pendant la période Sengoku (XVe-XVIe siècles), des marchands d'armes vivaient ici, mais aujourd'hui, le quartier abrite les *ryôtei* survivants, d'autres restaurants à l'allure raffinée et quelques hôtels traditionnels.

Marcher sur ces chemins pavés est l'un de ces rares plaisirs que l'on ne peut apprécier qu'à Kagurazaka. Le côté droit du quartier est un véritable labyrinthe de ruelles étroites et d'impasses, dont la bien nommée Kakurenbo Yokochô, où se perdre fait partie du plaisir. Kakurenbo signifie "cache-cache" et a apparemment reçu son nom parce que c'est l'endroit idéal pour se cacher des regards indiscrets. En effet, essayez de suivre un personnage en vue en visite dans le quartier des geishas et vous ne manquerez pas de le perdre une fois qu'il sera entré dans le labyrinthe aux murs de bois noir. L'une des auberges les plus célèbres du quartier se trouve à l'extrémité de Hyôgo Yokochô. Le Wakana est un vieux *ryokan* (auberge traditionnelle) au passé chargé d'histoire. Ouverte en 1954, elle a accueilli pendant de nombreuses années des romanciers et des scénaristes qui avaient besoin d'un peu d'intimité et d'inspiration pour produire leurs œuvres. YAMADA Yôji (voir *Zoom Japon* n°49, avril 2015) et TERAYAMA Shûji ne sont que deux des nombreuses personnalités qui ont séjourné dans l'une de ses cinq petites chambres.

Si vous voulez suivre leurs traces, il vous faudra être patient car le Wakana est actuellement en cours de rénovation par KUMA Kengo (voir *Zoom Japon* n°109, avril 2021). Cet architecte de renommée mondiale est un nom familier à Kagurazaka : non seulement il y vit, mais son agence a récemment rénové Akagi Jinja, un sanctuaire shintoïste construit à l'origine pendant la période Edo par un riche immigrant de la préfecture de Gunma.

Le sanctuaire rénové est une version unique du modèle de sanctuaire traditionnel, tout en verre et en bois poli. C'est aussi l'une des rares concessions à la modernité et à l'exotisme que les habitants ont permises au fil des ans. L'autre élément étranger notable est la présence gauloise omniprésente mais discrète, principalement sous la forme de bistrots et autres restaurants vantant les mérites de la cuisine française. La connexion française avec Kagurazaka remonte à 70 ans, avec la création, en 1951, de l'Institut français voisin. Mais même avant cela, en 1947, la Librairie Ômeisha, spécialisée dans les livres français et sur la France, avait ouvert dans une rue tranquille de l'autre côté de la gare d'Iidabashi. Les expatriés français n'ont pas tardé à suivre, et avec eux une foule de restaurants qui répondaient à leurs goûts – et aux palais raffinés des habitants.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Kagurazaka se distingue par ses ruelles pavées où l'on peut facilement se perdre.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon



Au détour d'une ruelle, un petit sanctuaire.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon



Le quartier entretient depuis longtemps une relation particulière avec la France.

Malgré le fascinant mélange d'éléments japonais et européens de Kagurazaka, la tradition domine toujours, la modernité n'est autorisée qu'à petites doses et le paysage urbain est toujours dominé par des bâtiments de deux et trois étages. La seule grande exception à la règle – et source d'innombrables plaintes – est la gigantesque résidence, de 80 mètres et 26 étages, construite, en 2003, à côté du parc Jinai. A propos, l'endroit où se trouve aujourd'hui ce petit parc sans charme a joué un rôle important dans l'histoire de Kagurazaka. Comme son nom l'indique, cet endroit était à l'origine occupé par un temple, le Gyôgan-ji, où des personnages historiques majeurs tels que ÔTA Dôkan, célèbre samouraï et poète, venaient vénérer la déesse Senju Kannon. Devant la porte du temple se trouvait une auberge, et chaque fois que le troisième shogun Iemitsu venait pratiquer la fauconnerie, il s'y arrêtait pour prendre un repas rapide. Puis, vers 1857, une partie de cette zone est devenue un lieu d'excursion et de loisirs, permettant l'établissement du monde des geishas. On dit que de nombreux artistes, amuseurs et célébrités y étaient des habitués. Parmi eux, l'écrivain NATSUME Sôseki écrivit plus tard quelques textes où il se remémorait l'époque où, enfant, il jouait dans l'enceinte du temple avec son cousin. Finalement, en 1907, le Gyôgan-ji a été déplacé vers un autre endroit de la capitale, laissant derrière lui le petit parc et, aujourd'hui, l'affreuse résidence.

Kagurazaka a eu une longue et intense histoire d'amour avec les nombreux artistes et lettrés qui ont vécu dans le quartier. Pendant les ères Meiji (1868-1912) et Taishô (1912-1926), elle a été dépeinte en mots et en peintures par des artistes comme les écrivains OZAKI Kôyô, IZUMI Kyôka et le peintre KANEKO Mitsuharu. IZUMI, en particulier, était étroitement lié au monde des geishas et a même écrit le roman *Onna Keizu*, basé sur sa relation avec une geisha et adapté de nombreuses fois au cinéma. D'ailleurs, le quartier a souvent été choisi comme lieu de tournage. Par exemple, *Hana wa Hanayome* [La fleur se marie] – jeu de mots sur *hana* (fleur) et *hanayome* (mariée) – est un téléfilm de 1971 sur une geisha travaillant dans le quartier qui épouse le propriétaire d'un magasin de fleurs local. L'actrice populaire YOSHINAGA Sayuri y jouait la protagoniste et a appris d'une vraie geisha comment se déplacer et se comporter. Plus récemment, NINOMIYA Kazunari (membre du très populaire groupe Arashi) a joué dans *Haikei, Chichiue-sama* [Mon très cher père], une série télévisée de 2007 relatant les vicissitudes d'un restaurant établi de longue date à Kagurazaka qui lutte pour survivre dans un contexte de changement.

Pour ceux qui se sentent plus aventureux, le charme du quartier s'étend au-delà des ruelles qui entourent immédiatement la rue principale. Si vous marchez en direction de la station de métro Ushigome-Kagurazaka, par exemple, vous arriverez au sanctuaire Wakamiya Hachiman. C'est ici que l'on pratiquait autrefois le *kagura* (forme théâtrale destinée à plaire aux dieux, voir *Zoom Japon* n°76, décembre 2017).

Kagurazaka a toujours été un quartier résidentiel de haut standing, et aujourd'hui encore, il conserve l'aspect et la sensation de sa fortune passée. Vous ne trouverez pas ici de tours d'habitation car les résidents de longue date sont réticents à vendre leur terrain.

Si vous passez assez de temps dans les impasses et les endroits cachés, vous tomberez peut-être sur deux vestiges des années 1950 qui ont été enregistrés comme biens culturels tangibles par l'Agence pour les affaires culturelles : les résidences des familles SUZUKI et ISSUIRYÔ. Cette dernière structure a été construite, en 1951, comme un dortoir de charpentier. Elle a ensuite été transformée en appartement locatif et est actuellement utilisée comme bureau. Les deux maisons sont des exemples rares et magnifiques de l'époque Shôwa (1926-1989), de véritables dinosaures en termes d'architecture à Tôkyô. Elles ont été récemment renforcées pour résister aux tremblements de terre et devraient donc être encore là pendant un certain temps.

Ces trésors cachés, et bien d'autres, se trouvent à Kagurazaka, un petit morceau de l'ancien Japon où le temps ne s'est peut-être pas arrêté, mais où il s'est ralenti à un rythme tranquille. En 1930, la chanson à succès *Shin Tôkyô Kôshinkyoku* [La nouvelle marche de Tôkyô] tressait les louanges de la petite colline où l'on pouvait sentir la présence de Bishamonten et où les ruelles étaient pleines de jolies *maiko* (apprenties geishas) et de plantes en pot. Les *maiko* ont peut-être disparu, mais Bishamonten, les fleurs et l'atmosphère magique de Kagurazaka sont bel et bien toujours là.

GIANNI SIMONE

événements

● **Réouverture de la boutique MASAMUNE !** Spécialistes en import de produits Japonais pour les arts martiaux, art de vivre et antiquités. Retrouvez l'équipe Masamune du Lundi au vendredi de 11h~19h et les samedis de 12h~19h. MASAMUNE, 11 Rue Henri Regnault, 75014 Paris. www.masamune-store.com / 09 62 24 29 31 / contact@masamune-store.com

● **L'école Tsunagari Taiko Center** vous convie à son spectacle de fin d'année. Au programme, 1h45 de concert, avec prestation des élèves ainsi que du groupe professionnel dans une belle salle de spectacle parisienne. De quoi faire le plein avec un grand bol d'énergie, de joie et de dynamiques collectives. Tarif unique à l'occasion de la reprise post-confinement : 8€ Lieu : Paris 18e Détails et billetterie en ligne : www.tsunagari-taiko-center.com/Spectacle-de-l-ecole-Tsunagari-Taiko-Center-2021

emplois

RECHERCHONS PREPARATEUR OU PREPARATRICE DE COMMANDE
**Fonction: préparation de commandes (picking, vérification et emballage), gestion des arrivées produits et plus généralement gestion et rangement des produits au départ et à l'arrivée. **Profil: personne rigoureuse et volontaire avec un minimum de capacité en anglais et informatique. Pas de diplôme particulier demandé mais des connaissances dans les produits que nous proposons sont indispensables. **CDD 6 mois transformable en CDI, 35H/semaine, lieu de travail à Pt evêque (38780). Merci d'envoyer votre CV et lettre de motivation à emploi@satsuki.fr

cours

● **Atelier à distance : Écriture de haïku et tanka.** Brièveté de la forme, évocation des saisons, images poétiques fulgurantes : le haïku permet de s'exprimer sur les sujets de la vie quotidienne, les petits et les grands sentiments, le passage du temps... 2h - 35€TTC www.espacejapon.com

● **Stage de Taiko** ouvert aux débutants le samedi de 13~18h. 12 juin et 10 juillet 2021 Lieu : Studios HBS villette 25 av Corentin Cariou, 75019. www.tsunagari-taiko-center.com/

divers

● **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toute la France sur https://toulousesakeclub.com

Japan Rail Pass
Vente de JR pass par internet
www.jr-pass.fr



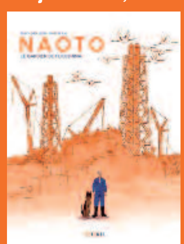

Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

ZOOM JAPON **Publié par les éditions Ilyfunet**
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info
Ont participé à ce numéro : ODAIRA Namihei, Gabriel Bernard, KOGA Ritsuko, Eric Rechsteiner, Alissa Descotes-Toyosaki, SEKIGUCHI Ryôko, Gianni Simone, MAEDA Haruyo, MORIZUMI Takashi TAKACHI Yoshiyuki, KASHIO Gaku, ETORI Shoko, TANIGUCHI Takako, MASUKO Miho, Marie- Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)

Club Zoom - Cadeau du mois

Naoto, le gardien de Fukushima
de Fabien Grolleau et Ewen Blain (ed. Steinkis)

Participation au tirage au sort : Envoyez par mail (club@zoomjapon.info) **avant le 30 juin 2021, votre numéro d'abonné et la réponse à la question suivante : Qui est IDOGAWA Katsutaka ?**



1. Graphiste à Futaba
2. Ancien maire de Futaba
3. Porteur de flamme olympique à Futaba

NHK WORLD JAPAN

Satoyama Kitchen Diary

La région de Hida-Takayama recèle de nombreux bâtiments historiques. Au sein de la cuisine de Satoyama, dans une ferme centenaire, un couple de propriétaires sert une cuisine de saison à base de produits locaux traditionnels. Joignez-vous à nous pour savourer ces plats combinant chacun à leur manière patrimoine et innovation.

Vendredi 18 juin
16h30, 22h30, 5h10 et 12h10

Mercredi 23 juin
21h

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264



